Héraclas embrassa la vie ascétique, fut chargé par Origène de diriger les nouveaux convertis, devint, lorsque ce dernier eut été contraint de quitter l'Egypte, directeur de l'école théologique d'Alexandrie, et succéda, par la suite, à Démètre comme patriarche de cette ville, où il mourut après avoir rempli ces fonctions pendant seize ans. L'Eglise l'honore le 14 juillet.

HÉRACLÉE s. f. (é-ra-klé — du gr. *Héraclês*, Hercule). Chronol. Nom d'un mois des Delphiens. ‖ Nom d'un autre mois chez les Bithyniens.

HÉRACLÉE, nom de plusieurs villes anciennes, ainsi appelées en l'honneur d'Hercule. Les principales sont : HÉRACLÉE, en Asie Mineure, dans la Bithynie, sur les bords du Pont-Euxin, d'où lui vint le surnom de *Pontica*, colonie milésienne très-florissante, qui, elle-même, fonda plusieurs autres colonies. Après avoir longtemps existé à l'état de république aristocratique, elle passa sous la domination d'un seul, le tyran Cléarque, et de ses descendants. Par la suite, elle dépendit des souverains de la Syrie, et finit par être incorporée à l'empire romain. C'est aujourd'hui la ville turque d'*Erekli*. — HÉRACLÉE, en Thrace, qu'on appelait aussi *Périnthe*, près de Byzance, séjour d'Alcibiade dans son second exil, et fameuse par le long siége qu'elle soutint contre Philippe de Macédoine, qui s'empara de cette ville l'an 341 avant J.-C. — HÉRACLÉE, en Italie, dans la Lucanie, sur le golfe de Tarente, entre cette ville, dont elle était une colonie, et Métaponte, à l'embouchure de l'Aciris; elle fut très-riche et très-florissante et suivit l'alliance de Rome au temps de l'invasion de Pyrrhus, qui remporta sous ses murs une victoire éclatante sur les Romains.— HÉRACLÉE, en Sicile, près d'Agrigente, colonie crétoise, comme l'indiquait son nom d'*Heraclea Minoa;* elle fut très-considérable et très-riche jusqu'au moment où elle fut ruinée par les Carthaginois. — HÉRACLÉE, dans la Gaule narbonnaise, située, selon Pline, à l'embouchure du Rhône, probablement sur l'emplacement de la ville actuelle de Saint-Tropez. — HÉRACLÉE, en Macédoine, dans la province de Pæonie, sur les bords du Strymon; elle portait le surnom de *Sintica*. C'est aujourd'hui la ville de *Melenik*.

HÉRACLÉEN, ÉENNE s. et adj. (é-ra-klé-ain, é-è-ne). Géogr. Habitant d'Héraclée; qui appartient à Héraclée ou à ses habitants : *Les* HÉRACLÉENS. *La population* HÉRACLÉENNE. ‖ On dit aussi HÉRACLÉOTE.

HÉRACLÉES s. f. pl. (é-ra-klé — du gr. *Héraklês*, Hercule). Antiq. gr. Fêtes en l'honneur d'Hercule, qu'on célébrait tous les cinq ans à Athènes, et tous les ans à Rhodes, au mont Œta et à Cos. ‖ On dit aussi HÉRACLÉIES.

HÉRACLÉON, chef d'une secte chrétienne, au IIe siècle de notre ère. Il suivit d'abord les idées gnostiques de Valentin, puis les modifia sensiblement et écrivit des commentaires étendus sur les Evangiles de saint Jean et de saint Luc. Des fragments de ces commentaires se trouvent dans les écrits d'Origène. Ils ont été recueillis dans le *Spicilegium Patrum et hæreticorum*, de Grabe. V. HÉRACLÉONITE.

HÉRACLÉONAS, empereur byzantin, fils d'Héraclius et de l'impératrice Martine, né en 626. Il monta sur le trône à la mort de son père en 641, conjointement avec son frère, Constantin III. Ce dernier mourut quelque temps après, laissant deux fils, que Martine écarta du pouvoir, de sorte qu'Héracléonas se trouva seul maître de l'empire. Comme il n'avait que quinze ans, sa mère régna en son nom et rendit bientôt son gouvernement tellement odieux qu'il fut déposé au bout de quelques mois, à la suite de la révolte de Valentinius, commandant de l'armée d'Asie. On coupa le nez à Héracléonas, la langue à Martine, et ils furent enfermés dans un couvent, où ils terminèrent obscurément leur vie. Constant II, fils de Constantin III, lui succéda.

HÉRACLÉONITE s. m. (é-ra-klé-o-ni-te). Hist. relig. Membre d'une secte de valentiniens, fondée au IIe siècle par un disciple de Valentin nommé Héracléon.

— **Encycl.** Saint Epiphane a parlé de la secte des *héracléonites*. Il dit qu'aux rêveries de Valentin les *héracléonites* avaient ajouté d'autres visions, et qu'ils avaient voulu réformer en certaines choses la théologie valentinienne. Ils soutenaient que le Verbe n'était point le créateur du monde, mais que c'était l'ouvrage de l'un des *éons*. Ils distinguaient deux mondes, l'un corporel et visible, l'autre spirituel et invisible, et ils n'attribuaient au Verbe que la formation de ce dernier. Pour étayer cette opinion, ils altéraient les paroles de l'Evangile de saint Jean : « Toutes choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui. » Ils y ajoutaient de leur chef ces autres mots : « des choses qui sont dans le monde. » Ils rejetaient la loi mosaïque et les prophéties; c'étaient, selon eux, des sons en l'air qui ne signifiaient rien. Héracléon avait fait un commentaire sur l'Evangile de saint Luc, duquel saint Clément d'Alexandrie a cité quelques fragments, et un autre sur l'Evangile de saint Jean, duquel Origène a rapporté plusieurs morceaux dans son propre commentaire sur ce même Evangile, et c'est ordinairement pour les contredire et les réfuter. Le goût des *héracléonites* était d'expliquer l'Ecriture sainte d'une manière allégorique, de chercher un sens mystérieux dans les choses les plus simples, et ils abusaient tellement de cette méthode qu'Origène, quoique grand allégoriste lui-même, n'a pas pu s'empêcher de le leur reprocher.

HÉRACLÉOPOLIS, ville de l'ancienne Egypte, dans l'Heptanomide, chef-lieu du nome qui portait le même nom, sur le canal de Joseph, à l'O. du Nil.

HÉRACLÈS ou **HERCULE**, fils d'Alexandre le Grand et de Barsine, fille du Perse Artabaze, né vers 327 avant Jésus-Christ, mort en 309. Après la mort d'Alexandre, en 323, Néarque proposa de le reconnaître pour souverain; mais cette proposition fut généralement désapprouvée, et Héraclès fut conduit à Pergame, où il vécut obscurément auprès de sa mère jusqu'en 310. A cette époque, Alexandre, dit *Aigus*, fils d'Alexandre le Grand et de Roxane, venait d'être mis à mort. Polysperchon songea alors à Héraclès, proclama ses droits au trône de Macédoine, et envahit ce pays à la tête d'une armée, formée au nom du jeune prince. Cassandre, qui régnait sur la Macédoine, ne voulut pas tenter le sort des armes avec son armée dont il était peu sûr; il jugea plus prudent d'entamer des négociations avec Polysperchon. Ce dernier n'hésita point à sacrifier le jeune prince, dont il avait voulu faire l'instrument de son ambition, et Héraclès, invité à un banquet, s'y rendit et y trouva la mort.

HÉRACLIDE s. m. (é-ra-kli-de). Astron. L'une des taches de la Lune.

HÉRACLIDE, général syracusain, mort vers 354 avant Jésus-Christ. Il commandait les mercenaires de Denys le Jeune lorsque, ayant eu à se plaindre du tyran, il alla rejoindre, dans le Péloponèse, les exilés syracusains, qui préparaient une expédition pour renverser Denys. Héraclide parvint à réunir vingt trirèmes et 1,500 soldats, avec lesquels il alla rejoindre Dion, qui avait donné le signal de l'insurrection. Accueilli avec enthousiasme par les Syracusains, il reçut le commandement en chef de la flotte, détruisit complétement l'armée navale, commandée par Philistus, et força, par cette victoire, Denys à abandonner l'île d'Ortygie, où il s'était réfugié. Après ce triomphe, Héraclide entra en rivalité avec Dion, parvint à le supplanter dans le commandement général, le fit rappeler toutefois et tâcha de se réconcilier avec lui lorsqu'il vit que tout allait mal depuis son éloignement, puis entama des négociations secrètes avec Denys. Dion fut averti des menées d'Héraclide, qu'il fit mettre à mort dès qu'il fut maître à Syracuse.

HÉRACLIDE, poëte athénien de la comédie moyenne. Il vivait vers le milieu du IVe siècle avant Jésus-Christ. Il ne nous est connu que par cinq vers, tirés d'une comédie intitulée *Alectruôn*, et recueillis dans les *Comicorum græcorum Fragmenta* de Bothe.

HÉRACLIDE, conseiller de Philippe V, roi de Macédoine, né à Tarente. Il vivait au IIIe siècle avant notre ère. Il était architecte à Tarente lorsqu'il fut chargé de réparer les murailles de cette ville, dont Annibal était alors maître. Soupçonné de vouloir livrer Tarente aux Romains, il s'enfuit au camp de ces derniers, qui, à leur tour, l'accusèrent d'avoir des relations secrètes avec Annibal. Ne se trouvant pas en sûreté en Italie, Héraclide alla demander asile à Philippe, roi de Macédoine, vers 210. Il gagna la faveur de ce prince en incendiant, par un hardi stratagème, l'arsenal et une grande partie de la flotte des Rhodiens, acquit sur l'esprit du roi une grande influence, dont il se servit pour commettre toutes sortes d'exactions et de crimes, et excita à tel point l'indignation publique que Philippe dut le faire mettre en prison. On ne sait ce qu'il devint à partir de cette époque.

HÉRACLIDE, homme d'Etat gréco-syrien. Il vivait au IIe siècle avant Jésus-Christ. Antiochus Epiphane l'envoya, à deux reprises, comme ambassadeur à Rome, pour soutenir ses prétentions sur la Cœlé-Syrie (169), et réclamer contre l'intervention de Popilius, qui l'avait contraint de lever le siége d'Alexandrie, puis le nomma surintendant des finances. Exilé par Démétrius Soter (162), Héraclide résolut de s'en venger. Dans ce but, il prit en main la cause d'Alexandre Balas, qui se prétendait fils d'Antiochus Epiphane, le conduisit à Rome, parvint à force d'argent à rendre favorables à sa cause un certain nombre de sénateurs, leva des mercenaires et pénétra avec eux en Syrie pour détrôner Démétrius Soter au profit d'Alexandre Balas. A partir de ce moment, il n'est plus question d'Héraclide dans l'histoire.

HÉRACLIDE, historien grec. Il vivait en Egypte au IIe siècle avant notre ère, sous le règne de Ptolémée Philométor. Il composa un grand ouvrage historique intitulé *Istoriai*, un abrégé des biographies de Satyrus, un ouvrage intitulé *Lembeotikos logos*, etc.

HÉRACLIDE DE CUMES, historien grec, qui vivait à une époque incertaine. Il écrivit une *Histoire de Perse*, qui ne nous est connue que par quelques citations d'Athénée sur la manière de vivre des rois de Perse. Muller a publié les fragments qui restent de lui dans les *Fragmenta historicorum græcorum*.

HÉRACLIDE DE PONT, philosophe et historien grec, né à Héraclée, dans le Pont. Il florissait dans le IVe siècle avant Jésus-Christ. Il vint à Athènes suivre les leçons de Platon, puis celles de Speusippe et d'Aristote. Il passa la seconde partie de sa vie à Héraclée, où ses immenses richesses, sa naissance illustre et ses talents lui acquirent une grande célébrité. On raconte qu'il fut couronné en plein théâtre, mais qu'il tomba frappé d'apoplexie avant la fin de son triomphe. Diogène Laërce cite de lui un grand nombre d'ouvrages qui ne nous sont pas parvenus. Nous n'avons qu'un extrait de son *Traité sur les constitutions des Etats*, dont la meilleure édition est celle de Ch. Muller (avec traduction latine), dans les *Fragmenta historicorum græcorum* de Didot.

HÉRACLIDE DE TARENTE, médecin grec du IIIe ou du IIe siècle avant notre ère. Il appartenait à la secte des empiriques, écrivit un commentaire sur les œuvres d'Hippocrate et composa plusieurs ouvrages, que Galien cite souvent et qu'il vante au point de vue de l'exactitude des assertions. Il en reste quelques fragments, insérés dans les *Opuscula academica, medica et philologica* de Kühn (1827-1828, 2 vol.).

HÉRACLIDE, rhéteur grec de Lycie, qui vivait dans le IIe siècle de notre ère. Après avoir étudié sous Hérode Atticus, il enseigna avec beaucoup de succès les belles-lettres à Smyrne, et acquit une belle fortune avec le prix de ses leçons. Héraclide composa un *Eloge du travail* (*Enkômion ponou*). Ayant adressé cet ouvrage à un nommé Ptolémée, comme lui rhéteur et son rival, celui-ci lui renvoya son manuscrit après avoir enlevé une lettre du titre, et lui écrivit : Vous pouvez lire votre éloge : *Enkômion onou* (*Eloge de l'âne*).

HÉRACLIDES, descendants d'Hercule. On donnait ce nom en Grèce à quatre dynasties qui prétendaient descendre du dieu : les Héraclides du Péloponèse, ceux de Corinthe, de Lydie et de Macédoine. Les premiers sont les plus célèbres. Ils étaient issus d'Hyllus, fils d'Hercule, et avaient des prétentions plus ou moins fondées à la souveraineté d'Argos, de Mycènes, etc., où régnaient les descendants de Pelops et d'Agamemnon. Deux fois, aux époques antéhistorisques, ils tentèrent, sans succès, l'invasion du Péloponèse par l'isthme de Corinthe. Ils préparèrent enfin une troisième expédition avec un redoublement de prudence et d'activité. Abandonnant le projet de pénétrer par l'isthme, ils équipèrent une flotte à Naupacte, sur le golfe Corinthien, et envahirent la péninsule, entraînant avec eux diverses peuplades, dont la plus célèbre était la tribu des Doriens, tribu guerrière qui avait conservé dans les montagnes de la Thessalie la rudesse et la barbarie primitives. L'Argolide, la Laconie, la Messénie et l'Elide furent conquises et partagées entre les vainqueurs. Les Pélasges furent refoulés dans les montagnes de l'Arcadie ou dans les îles, les Achéens dans l'Ægialée et les Ioniens dans l'Attique. La Laconie échut par indivis aux deux fils jumeaux de l'Héraclide Aristodème, Eurysthène et Proclès, qui devinrent la souche des rois de Sparte. Ce grand événement, connu dans l'histoire sous le nom de *Retour des Héraclides*, et qu'on place par approximation dans le XIIe siècle avant l'ère chrétienne, marque une révolution importante dans les annales grecques et l'origine du dualisme de la race hellénique, dualisme qui se personnifia dans les deux grandes cités qui se disputèrent l'hégémonie, Athènes et Sparte. V. DORIENS et IONIENS.

Héraclides (LES), tragédie d'Euripide, représentée l'an 418 av. J.-C. Cette pièce se retrouve tout entière en germe dans ce passage de Pausanias : « Il y a à Marathon une fontaine appelée *Macarie*, sur laquelle j'ai recueilli la tradition suivante : Hercule, lorsqu'il s'éloigna de Tirynthe pour fuir Eurysthée, se retira auprès de Ceyx, roi de Trachine. Mais, après la mort d'Hercule, Eurysthée réclama ses enfants; le roi de Trachine les envoya à Athènes, alléguant sa propre faiblesse, tandis que Thésée était assez fort pour les défendre. Les enfants d'Hercule s'étant rendus auprès de ce dernier, les Péloponésiens déclarèrent la guerre aux Athéniens, sur le refus de Thésée de livrer ses hôtes. En même temps, dit-on, un oracle annonça aux Athéniens qu'il fallait qu'un des enfants d'Hercule mourût volontairement, sans quoi ils ne pourraient remporter la victoire. Alors Macarie, fille d'Hercule et de Déjanire, se donna la mort et assura ainsi la victoire aux Athéniens; et c'est d'elle que la fontaine a reçu son nom. » Dans Euripide, les enfants d'Hercule, fuyant les persécutions d'Eurysthée, tyran d'Argos, dont la mort du héros n'a pu éteindre la haine, ont trouvé un asile auprès de Démophon, roi d'Athènes et fils de Thésée. Ils sont réfugiés au pied de l'autel de Jupiter, à Marathon, lorsqu'un héraut d'Eurysthée vient pour les en arracher. Mais Démophon prend leur défense. Il en résulte une guerre dont le fils de Thésée sort victorieux, grâce au secours de l'ancien compagnon d'Hercule, Iolas, rajeuni par un expédient dont l'invention n'est pas des plus heureuses. Tous les détails de cette guerre sont racontés par le poëte avec une exactitude historique, mais qui, par cela même, n'offre pas toujours un grand intérêt dramatique.

« L'épisode, dit Otfried Müller, dans lequel Macarie s'offre au sacrifice, spontanément et avec un courage fait pour surprendre, est destiné à relever un peu la langueur du drame; il faut avouer, cependant, qu'Euripide use un peu trop et abuse même de cette touchante idée d'une vierge noble et digne d'amour, qui se sacrifie volontairement, ou, du moins, sans résistance. »

On voit qu'ici le reproche du critique allemand tombe à faux, puisque cet épisode de Macarie est justifié par l'histoire. Les seuls points sur lesquels Euripide s'en écarte, c'est qu'au lieu de placer l'action sous le règne de Thésée il la rejette sous celui de son fils Démophon, et que, pour doubler le prix du sacrifice de Macarie, il ne dit point que l'oracle ait réclamé spécialement une fille d'Hercule pour victime. « Le poëte, dit M. Artaud, d'un avis tout opposé à celui d'Otfried Müller, ne pouvait omettre ce noble dévouement de Macarie, et c'est, en effet, l'épisode le plus touchant de la pièce. Seulement, on peut reprocher à Euripide d'avoir trop écourté cette partie du drame. Une fois que la jeune victime a pris sa résolution, et qu'elle a quitté la scène pour marcher à la mort, il n'est plus question d'elle. Iphigénie et Polyxène ont été mieux traitées. »

La fable d'Euripide est faiblement tissue; l'intérêt se partage entre Macarie et Iolas, grave défaut dans une œuvre dramatique, où l'unité d'intérêt est peut-être la seule indispensable. Au reste, le style des *Héraclides* est toujours celui d'Euripide, clair, élégant, harmonieux, flexible, bien que, dans cette tragédie, il semble avoir plutôt cherché l'énergie que la grâce, même dans le rôle le plus touchant, celui de Macarie, la vierge héroïque du sang d'Hercule. Euripide a caressé ce personnage avec une sorte d'amour; et cette particularité est à noter, car on sait que le poëte n'était guère l'ami des femmes. Il est vrai que Sophocle, qui le connaissait bien, disait plaisamment qu'il ne les détestait qu'en vers.

Le sujet des *Héraclides* a été traité sous le même titre par Marmontel (1789), mais avec des modifications suffisantes pour que son œuvre ne parût pas une servile imitation du poëte grec. Il y a introduit des conceptions et des ressorts qui lui appartiennent; il a ajouté, il a retranché; en un mot, il a adapté la pièce aux exigences de la scène française. Les incidents sont habilement ménagés, et amènent le dénoûment par le développement même de la situation où se trouve chaque personnage. La Harpe considère cette tragédie comme une des meilleures productions dramatiques de Marmontel. « Le plan, dit-il, me paraît à l'abri de tout reproche grave; et l'exécution, sans être supérieure, est généralement bonne, et quelquefois belle. La versification est beaucoup plus facile et plus pure que dans les autres pièces de Marmontel. Il y a encore bien des endroits faibles, mais peu de fautes marquées et nombre de beaux vers. »

HÉRACLIEN, usurpateur romain, mort en 413 de notre ère. Il était un des généraux d'Honorius, lorsque, par ordre de cet empereur, il fit mourir Stilicon; il reçut, en récompense de ce meurtre, le gouvernement de l'Afrique (409), resta fidèle à son maître lors de la révolte d'Attale, dont il vainquit un des généraux, Constantin, et fut élevé au consulat (413). Poussé alors par son gendre Sabinus et enivré de sa puissance, Héraclien leva l'étendard de la révolte et se fit proclamer empereur. A la tête d'une flotte de 700 vaisseaux, il débarqua en Italie (413), fut vaincu, d'après la chronique d'Idace, dans une bataille livrée près d'Utriculum, entre Rome et Ravenne, abandonna son armée en apprenant l'arrivée du comte Marinus, au rapport d'Orose, revint presque seul à Carthage, fut arrêté et mis à mort.

HÉRACLITE, surnommé **le Physicien**, illustre philosophe grec, né à Ephèse, en Asie Mineure, vers le milieu du VIe siècle avant notre ère, mort vers 480. Son père s'appelait Blyson et exerçait à Ephèse la première magistrature de la ville. Héraclite est considéré d'ordinaire comme un des principaux représentants de la philosophie ionienne, caractérisée par le naturalisme exclusif de ses adhérents. En réalité, Héraclite ne relevait que de lui-même : il le prétendait, et l'examen attentif de ses doctrines le démontre suffisamment. Son premier maître fut Hippase de Métaponte, philosophe pythagoricien, auquel il aurait dû la connaissance approfondie des enseignements secrets de Pythagore, ce qui paraît être une conjecture peu fondée. Quoi qu'il en soit, Héraclite voyagea beaucoup dans sa jeunesse; l'histoire ne dit pas en quels pays; mais il est probable que ce fut en Orient, car plusieurs points importants de son système semblent être des emprunts faits aux croyances qui avaient cours à cette époque dans la haute Asie. A son retour, ses concitoyens lui offrirent le pouvoir qu'avait exercé son père; il refusa en faveur de son frère. Héraclite était fier et d'un caractère entier; il méprisait tous les hommes, mais les Ephésiens étaient, de sa part, l'objet d'un mépris tout spécial; on le surprit un jour à

jouer aux dés avec des enfants sur la place publique; les passants s'arrêtèrent pour jouir du spectacle : « Ephésiens, leur dit le philosophe, il y a plus d'honneur à jouer avec des enfants qu'à gouverner une ville aussi corrompue que la vôtre. » Néanmoins, sa renommée était déjà grande : Darius, fils d'Hystaspe, essaya de l'attirer à la cour de Persépolis; son offre ne fut pas accueillie. La vie civilisée finit même par peser tellement à la mauvaise humeur d'Héraclite, qu'il se retira seul dans la montagne. Il y vécut quelque temps de racines et de fruits sauvages. Devenu hydropique, il vint à Ephèse, interrogea les médecins dans le style énigmatique qui lui a mérité le surnom de **Philosophe ténébreux**. Il leur demanda « s'ils pouvaient rendre serein un temps pluvieux. » Leur réponse n'ayant pas été satisfaisante, on dit qu'il se laissa mourir. Il avait alors soixante ans. On a prétendu que, pour essayer de se guérir, il s'était enfoui dans du fumier, et que ses restes avaient été mangés par les chiens.

Héraclite avait exposé les principes de sa philosophie dans un ouvrage intitulé : *De la nature*. L'ouvrage se composait de trois parties : la physique, la politique et la théologie. Il en reste des fragments, édités en dernier lieu en Allemagne par Schleiermacher; le style en est obscur, ce qui, de la part d'Héraclite, est un calcul. Son goût pour l'obscurité systématique tenait sans doute à sa hauteur naturelle et à l'envie de n'être pas entendu du vulgaire, pour lequel il affectait de ne pas écrire. Un autre de ses défauts était une opiniâtreté extraordinaire à ne pas modifier les idées qu'il avait une fois admises. Ce sont ces dispositions misanthropiques qui ont fait dire de lui, par opposition à Démocrite, que l'un riait toujours, tandis que l'autre pleurait sans cesse, Démocrite estimant que les hommes sont fous, et Héraclite qu'ils sont méchants. Héraclite admet, comme la philosophie ionienne, qu'il doit exister un principe physique, qui n'est pas seulement le champ dans lequel s'agitent les phénomènes de la nature, mais un être vivant et un, qui les pénètre tous et leur est inhérent. L'objet de la philosophie est de découvrir ce principe. Héraclite pense qu'il ne saurait être autre que le feu, un fluide léger, cause et fin de lui-même, qui correspond à l'air d'Anaximène. L'univers est l'effet d'une évolution spontanée du principe igné, dont la vie et l'âme humaine sont des manifestations. Il est à la fois une intelligence et une volonté qui gouverne le monde. Héraclite refuse de reconnaître les êtres comme ayant une existence réelle; ce sont, d'après lui, de purs phénomènes, par lesquels s'affirme une force ou substance unique, qu'il regarde comme seule vivante et éternelle. Les êtres n'en sont que des modes temporaires ou partiels. Le feu primaire a une tendance, qui est son caractère essentiel, à changer continuellement de forme et d'aspect. Les modes successifs sont infinis en nombre : ce sont les êtres personnels qui frappent nos regards; ils naissent pour mourir, et meurent pour renaître. Ce va-et-vient continuel constitue proprement la vie, non-seulement la vie animale et végétale, mais aussi la vie minérale. Il n'y a de permanence que dans la loi du mouvement perpétuel. Le feu rationnel, que les naturalistes ont quelquefois désigné sous le nom d'*esprits animaux* et d'*électricité*, réside au ciel; son penchant à se manifester en dehors de lui-même l'invite sans cesse à en descendre, et il perd de la rapidité de ses mouvements à mesure qu'il descend du sanctuaire où il réside. La terre est la plus basse région où il puisse descendre. Sa forme inférieure est celle de la matière inerte; avant de prendre cette forme, il passe par celle de l'eau, et, avant de prendre la forme de l'eau, il prend celle de l'air. Cependant l'âme humaine, quoique résidant dans une région aussi basse que la terre, est une parcelle du feu primaire. Tel est le système qu'on attribue à Héraclite; mais il n'est pas certain que ceux qui l'interprètent ainsi l'aient bien compris. En dehors des fragments de son traité : *De la nature*, il n'a rien survécu des écrits d'Héraclite. Les *Lettres* publiées sous son nom dans la collection aldine, éditée à Rome en 1499, sont apocryphes, comme celles que M. Boissonade a insérées dans son édition d'Eunape.

Ouvrages à consulter : Schleiermacher, *Musée des sciences antiques* (t. I, p. 3); Ritter, *Histoire de la philosophie;* Brandis, *Manuel de la philosophie grecque et romaine*.

Il y a trois autres philosophes grecs du nom d'HÉRACLITE : le premier, disciple d'Aristote, est mentionné dans Plutarque; le second, HÉRACLITE DE TYR, était platonicien et favori d'Antiochus, roi de Syrie, Cicéron le cite; le troisième est peu connu : il était de l'école cynique.

Comme nous l'avons dit plus haut, Héraclite croyait que les hommes sont méchants, tandis que Démocrite ne voyait en eux que des fous; aussi le premier gémissait-il de tout ce qui n'excitait que les plaisanteries et les sarcasmes du second, antithèse qui a fait mettre constamment ces deux philosophes en opposition. Les noms d'Héraclite et de Démocrite sont restés dans la langue, et l'on y fait allusion quand on veut exprimer d'une manière frappante un antagonisme d'idées, de caractères, soit que ces sentiments se manifestent chez le même individu souvent en contraste avec lui-même, soit qu'ils existent entre deux esprits, de vues, d'opinions, d'humeur différentes.

« Rabelais n'est pas bienfaisant; il se joue de nos misères et n'y propose jamais de remède. Ce rire éternel de *Démocrite* est insensé. Rabelais ne s'attache pas aux vérités qu'il rencontre, comme s'il n'en sentait pas le prix, et qu'elles fussent plutôt l'effet du hasard qui les a jetées sous sa plume, que le fruit de ses réflexions. On regrette qu'il n'ait jamais, soit la volonté, soit la force de suivre une idée sérieuse. »

NISARD.

« Telle est la tâche de l'homme qui se voue au théâtre. Soit qu'il moralise en riant, soit qu'il pleure en moralisant, *Démocrite* ou *Héraclite*, il n'a pas un autre devoir; malheur à lui s'il s'en écarte! On ne peut corriger les hommes qu'en les faisant voir tels qu'ils sont. »

BEAUMARCHAIS.

« *Triste Héraclite*, disait Voltaire à Rousseau, vos larmes ont coûté un peu cher à l'humanité. » Et Rousseau répondait à Voltaire : « *Gai Démocrite*, vos rires ont été payés avec des larmes de sang. » Ainsi, les deux génies de notre chaos en détournaient la face et reniaient leur œuvre; les deux créateurs de nos ruines reculaient à leur aspect. »

ALFRED NETTEMENT.

« Chose frappante! tous ces contrastes se rencontrent dans les poëtes eux-mêmes, pris comme hommes. A force de méditer sur l'existence, d'en faire éclater la poignante ironie, de jeter à flots le sarcasme et la raillerie sur nos infirmités, ces hommes qui nous font tant rire deviennent profondément tristes. Ces *Démocrites* sont aussi des *Héraclites*. Beaumarchais était morose, Molière était sombre, Shakspeare mélancolique. »

V. HUGO.

HÉRACLITE, mythographe grec, qui vivait à une époque incertaine. Il est l'auteur d'un traité intitulé Περὶ ἀπίστων (*Sur les incrédules*), lequel a été publié avec une traduction latine, par Leo Allatius (Rome 1641), et, depuis lors, plusieurs fois réédité.

HÉRACLIUS, empereur d'Orient, né vers 575, d'une famille illustre, mort en 641. Son père était exarque ou gouverneur de l'Afrique, et lui donna, en 610, les forces nécessaires pour détrôner le méprisable Phocas. Le commencement de son règne ne répondit pas aux espérances qu'on en avait conçues. Il laissa les Perses dévaster et conquérir la Syrie, la Palestine, l'Egypte et l'Asie Mineure, obtint à prix d'or la paix des Avares, cantonnés sur la rive gauche du Danube, laissa les Croates et les Serbes s'établir dans l'empire et ne sut pas prévenir la disette qui vint ravager Constantinople en 618. Quelques années plus tard cependant (622), cédant aux murmures de ses sujets, il rassembla des troupes pour aller combattre les Perses; et, ne pouvant les attaquer de front dans les plaines de l'Asie Mineure, se transporta par mer au pied des montagnes de l'Arménie et parvint, en deux campagnes, au cœur de l'empire des Chosroès. Cette opération hardie est une des plus belles manœuvres militaires dont l'histoire fasse mention. Une suite de succès brillants conduisit Héraclius jusqu'à Ctésiphon. Une révolution vint terminer la guerre. Le fils de Chosroès, Siroès, détrôna son père, fit la paix avec les Grecs et restitua à l'empire les provinces usurpées. Après cette admirable expédition, Héraclius revint en triomphe dans sa capitale (629) et retomba ensuite dans son apathie naturelle, usant ce qui lui restait d'énergie dans de misérables disputes théologiques. Pendant qu'il s'occupait des deux natures de Jésus-Christ, des hérésies de Nestorius et d'Eutychès, du monothélisme et de mille autres subtilités, les Arabes débordaient comme un torrent destructeur sur la Syrie, l'Egypte, la Mésopotamie, s'emparaient des plus belles provinces de l'empire, détruisaient la monarchie persane et inauguraient le règne de l'islamisme et des califes.

Ce bizarre personnage, mélange inexplicable d'élans héroïques et d'affaissements, nous semble avoir été très-judicieusement apprécié par M. Amédée Thierry dans les lignes suivantes :

« Après le féroce et grossier Phocas, devenu empereur par un assassinat, on voit apparaître sur le trône des Romains d'Orient la noble et mélancolique figure d'Héraclius. Il s'attache à ce nom je ne sais quoi de mystérieux et de fatal qui trouble l'historien dans ses jugements, et le fait hésiter incertain entre l'admiration et la pitié. Héraclius, destructeur de l'empire des Perses, aurait été réputé grand entre les plus grands des Césars; Héraclius, aux prises avec le mahométisme naissant, emporté par lui comme par une tempête, perdant tout dans ce naufrage, sa gloire de chrétien et de Romain, la moitié de ses provinces, son génie et presque sa raison, peut être proclamé, sans contredit, le plus malheureux de tous. Cette seconde partie de sa vie n'offre plus à l'historien qu'un douloureux spectacle, celui de l'héroïsme humain sous le poids de la fatalité, se débattant vainement contre des puissances qui ne semblent point de ce monde. La postérité, oublieuse d'une gloire effacée, ne connut plus d'Héraclius que les revers, et l'homme que ses contemporains crurent un instant ne pouvoir comparer qu'à Dieu, tombé du haut de tant de renommée au rang des empereurs néfastes, alla servir de pendant à l'imbécile Honorius, dans l'histoire des démembrements de l'empire romain. »

Héraclius, tragédie de Corneille, en cinq actes et en vers, représentée en 1647. C'est, sous des noms historiques, une pièce toute d'invention, et d'une intrigue si compliquée qu'elle offre au spectateur un travail plutôt qu'un amusement. Comme l'auteur l'avoue lui-même, « il faut la voir plus d'une fois pour en rapporter une entière intelligence. » Nous allons en donner une analyse sommaire, en évitant de nous engager à fond dans les mille replis de cette intrigue, qui ne semble à chaque instant se dévoiler que pour s'embrouiller de nouveau.

L'empereur d'Orient, Maurice, est renversé par un chef de centurions nommé Phocas, qui, proclamé empereur par ses soldats, marche sur Constantinople et fait égorger le souverain avec ses six fils. Phocas est, à son tour, détrôné et mis à mort par Héraclius, fils d'un patricien de l'empire. Voilà l'histoire. Corneille a supposé que Phocas, en faisant égorger toute la famille de Maurice, a épargné seulement une fille, Pulchérie, pour la faire épouser plus tard par son fils Martian, afin de légitimer sa dynastie; il a supposé, de plus, qu'Héraclius était le plus jeune des fils de Maurice. Héraclius échappe au massacre de sa famille, grâce à une dame du palais, Léontine, qui pousse le dévouement jusqu'à livrer son propre fils au tyran, afin de sauver l'héritier de l'empire. Phocas prend Léonce pour le véritable Héraclius, le fait mourir, et, voulant récompenser le prétendu service que lui a rendu Léontine, il lui confie à son tour son fils Martian, pendant une expédition qu'il entreprend contre les Perses et qui dure trois années. Au retour de Phocas, Léontine, comptant sur l'impossibilité de distinguer après une telle absence entre des enfants d'âge si tendre, remet au tyran le jeune Héraclius et garde Martian, qu'elle élève sous le nom de Léonce, l'enfant qu'elle a perdu. Cependant de vagues rumeurs apprennent à Phocas que le dernier rejeton de Maurice est vivant, et il veut le sacrifier à sa sûreté. Héraclius, qui connaît le secret de sa naissance, et que Phocas veut contraindre à un hymen incestueux, dit à l'usurpateur que Léonce est son fils, mais sans se découvrir lui-même.

Bientôt Phocas apprend que, de ces deux jeunes hommes, l'un est son fils, l'autre Héraclius. Mais comment les distinguer? Tous deux se vantent au tyran lui-même d'avoir conspiré sa perte. En proie à la plus horrible perplexité, Phocas en vient à envier le sort de celui qu'il a fait massacrer :

> O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
> Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
> Et je n'en puis trouver pour régner après moi!

C'est alors qu'on appelle Léontine. Sommée de s'expliquer, elle refuse et savoure sa vengeance :

> Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses :
> L'un des deux est ton fils, l'autre ton empereur.

La trame de la pièce est si artistement ourdie que chacun des deux princes croit de bonne foi qu'il est Héraclius, et veut attirer sur lui la colère du tyran pour sauver son ami. Phocas, pour en finir, ordonne à ses gardes de frapper Martian et dit à Héraclius :

> Toi, sois après sa mort mon fils, si tu le veux.

Héraclius se jette au-devant de son ami et s'écrie :

> Je suis donc, s'il faut que je le die,
> Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.

Phocas lui demande encore d'épouser Pulchérie, cette fille de Maurice qui a été épargnée; mais Héraclius répond :

> Seigneur, elle est ma sœur.
> — Tu n'es donc point mon fils!

s'écrie Phocas furieux. En ce moment, on lui annonce qu'une révolte qui avait éclaté vient d'être étouffée, et qu'on lui amène les chefs prisonniers. Phocas va les voir et dit à Pulchérie :

> Trouve ou choisis mon fils et l'épouse sur l'heure.

Sinon, il les fera périr tous les deux et l'épousera lui-même. Mais la nouvelle de la révolte n'était qu'un piége pour attirer Phocas, et le tyran tombe sous les coups des conjurés. De toutes parts on crie : « Vive Héraclius! » Léontine le fait connaître, et produit à l'appui de sa parole une lettre de l'impératrice :

> Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,
> Et le faux Martian est vrai fils de Maurice.

Héraclius épouse Eudoxe, fille de Léontine, et donne Pulchérie à Martian, qui gardera le nom de Léonce, qu'il a rendu glorieux,

> Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils!

On voit que l'intrigue de cette pièce est très compliquée; mais celle de nos drames modernes l'est bien davantage encore, et on finit cependant par en suivre le fil... avec beaucoup de bonne volonté. *Héraclius* peut passer pour un chef-d'œuvre dans son genre. On a prétendu que Corneille en avait emprunté le sujet à Calderon; il est reconnu aujourd'hui que c'est au contraire le poëte espagnol qui a imité le tragique français dans la comédie célèbre qui a pour titre : *En esta vida todo es verdad, y todo mentira* (*Dans cette vie, tout est vérité et tout est mensonge*). Au surplus, Corneille, qui avoue si franchement tous ses emprunts, n'a jamais parlé de celui-là.

« Les situations de cette tragédie, dit M. Hippolyte Lucas, ont de l'intérêt. Vous voyez un tyran qui, après avoir cru détruire toute une famille dont il usurpe la place, apprend qu'il existe un rejeton échappé à sa fureur; mais Phocas, soldat monté sur le trône par la révolte, ne sait qui frapper d'Héraclius ou de Martian (car l'un des deux est son fils). Certes, une telle invention comportait de grandes beautés de détails, et Corneille ne les a pas omises; mais on doit regretter beaucoup une ambiguïté qu'il a condamnée lui-même, en disant que le but de plusieurs scènes ne pouvait être bien aperçu qu'après la représentation de la pièce entière. Le spectateur ne saurait attendre ainsi pour juger un ouvrage dramatique. Il veut être saisi immédiatement; la réflexion n'est pas faite pour lui. » Boileau avait déjà dit, en visant évidemment la tragédie d'*Héraclius :*

> Je me ris d'un auteur qui, lent à s'exprimer,
> De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer,
> Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
> D'un divertissement me fait une fatigue.

De mauvais plaisants ont même prétendu que Corneille lui-même, assistant à la représentation de sa pièce quelques années après qu'il l'eut composée, n'y entendit absolument rien; mais ce sont là de méchants propos qu'il faut prendre pour ce qu'ils valent. Ces réserves faites, on ne saurait qu'admirer l'œuvre du grand tragique français. Sans doute, il faut la suivre attentivement pour bien la saisir; mais que de beautés n'y découvre-t-on pas alors! que d'invention dans le développement de l'intrigue! que de situations émouvantes! Aussi l'abbé Pellegrin disait-il qu'*Héraclius* était le désespoir de tous les auteurs tragiques.

HÉRACLIUS II (Constantinus), empereur d'Orient. V. CONSTANTIN III.

HÉRACLIUS Ier, en géorgien **Iraki** ou **Erekli**, roi de Géorgie, né vers 1648, mort à Ispahan en 1708. Il était petit-fils du roi de Kakhet ou Géorgie orientale, Théimouraz Ier, et fils de David, qui périt, en 1648, en combattant contre Rostom, roi de Karthli ou Géorgie moyenne. Dépossédé de ses Etats, Théimouraz se rendit dans l'Imereth et emmena avec lui Héraclius. Le jeune prince passa plusieurs années dans ce pays, puis en Russie; essaya, mais sans succès, après la mort de son grand-père (1663), de conquérir le Kakhet, retourna en Russie (1665), se rendit par la suite à la cour de Soliman, schah de Perse et suzerain de la Géorgie, dont il gagna les bonnes grâces, et fut nommé par ce prince, après la déposition de Georges XII (1688), roi de Kakhet et de Karthli. Pour plaire au schah de Perse, il s'était converti à l'islamisme et avait pris le nom de **Nazar Ali-Khan**. Par la suite, Héraclius perdit le Karthli (1703). Il laissa trois fils, Imam-Couli-Khan, Mohammed-Couli-Khan et Théimouraz II, qui lui succédèrent.

HÉRACLIUS II, roi de Géorgie, petit-fils du précédent, né en 1718, mort à Tiflis en 1798. Il était fils de Théimouraz II, avec qui il servit fort jeune dans les armées du schah de Perse, se distingua contre les Turcs et gagna la faveur de Nadir-Schah, qui le nomma roi de Cakhet, en même temps qu'il donnait le trône de Karthli à Théimouraz II. Après la mort de Nadir-Schah, Héraclius et son père essayèrent de se rendre indépendants. Le roi de Cakhet battit les Afghans, s'empara de Tauris et des contrées voisines de l'Araxe (1753), eut à se défendre contre les invasions des Lesghis et dut reconnaître la suzeraineté du schah de Perse Kérim-Khan. Après la mort de son père, il prit possession de Karthli, malgré les prétentions du prince bagratide Alexandre, combattit avec les Russes contre les Turcs et gagna par là la faveur de Catherine II, qui exigea, par une clause du traité de Kaïnardji (1774), que le sultan renonçât à ses prétentions sur la Géorgie. Fatigué de subir la dépendance de la Perse et constamment attaqué par les Turcs, par les Persans, par les Lesghis, Héraclius crut assurer la tranquillité de ses Etats en se plaçant sous la protection de la Russie (1783). Cet espoir fut vain. Lorsque Agha-Mohammed-Khan fut devenu souverain de la Perse, il résolut de faire rentrer la Géorgie sous sa dépendance, l'envahit avec une armée formidable en 1795, battit Héraclius, livra Tiflis au pillage; mais, faute de vivres, se vit contraint de battre en retraite. Il préparait une nouvelle invasion en Géorgie lorsqu'il périt assassiné (1797). Un an après, Héraclius II descendait lui-même dans la tombe. Ce prince avait embrassé l'islamisme. Il s'efforça d'introduire la discipline européenne dans son armée et la civilisation dans ses Etats, encouragea l'agriculture, l'exploitation des mi-